

CAUSERIE FRANCO-CANADIENNE

VII



Les lecteurs de LA VIE ILLUSTRÉE qui me font l'honneur de me lire ne savent peut-être pas le genre de vie que je mène ici, et l'espèce de petite ville que j'habite.

Mon métier est simple. Il consiste à être lieutenant dans l'armée et à apprendre aux autres ce que l'on m'a appris. Mais la ville que j'habite est un trou, perdu dans les Cévennes. Incalculable la quantité d'ennui qu'on y consomme. Je ne veux pas me laisser entraîner à vous décrire nos ressources locales qui simulent une monotonie cruelle sous tous les aspects. J'aurais peur de décrocher les mâchoires de mes lecteurs et aussi peut-être celles de mes charmantes lectrices, si quelques-unes de nos jolies Canadiennes daignent me lire.

**

J'ai fait hier un bien beau rêve. Malheureusement, en m'éveillant, je compris que ce n'était qu'un rêve.

J'étais dans un salon canadien, comme je me rappelle en avoir vu, il y a près de quatorze ans. Plusieurs jeunes filles faisaient de gais commentaires en lisant LA VIE ILLUSTRÉE.

Une grande brune, très élégante, avec de beaux cheveux noirs, des yeux où la gaieté brillait avec la santé, un petit air de raillerie fine vivant dans toute sa personne, les moindres gestes empreints d'une moquerie caustique sans cruauté.

— Qui peut bien être, dit-elle, ce M. Ch. des Ecorres, qui écrit chaque semaine de si volumineux articles, pleins de froids raisonnements, où l'esprit semble aussi lourd qu'un ours qui danse sur la corde.

— Mais, ma chère, répond une blonde bienveillante, M. des Ecorres est un Canadien-Français, qui n'a pas oublié son pays, et qui cherche à se rappeler aux siens.

Dans mon rêve, je voulais embrasser cette aimable jeune fille qui rendait si bien ma pensée.

— Possible, reprend ma jolie brune, mais je suis étonnée du peu de galanterie de notre compatriote. Jamais un mot des Canadiennes. De la politique, des frivolités, des historiettes militaires, toutes espèces de choses sous sa plume; mais un mot gracieux pour nous, jamais. Ce n'est pas un vrai Canadien, car les Canadiens sont plus galants que cela.

**

Et dans mon rêve j'assistais à la discussion qui se prolongea longtemps. Je fus houspillé, critiqué, haché en morceaux, mais finalement on m'accorda une trêve, espérant qu'un compatriote finirait bien, tôt ou tard, par être aimable pour les femmes de son pays.

A mon réveil, je me sentis écrasé sous le poids de mes méfaits, tout en conservant un agréable souvenir du groupe gracieux qui m'avait malmené dans mon rêve.

Oui, gentilles compagnes de mon enfance! douces héroïnes de mes chers souvenirs de jeunesse! j'ai toujours manqué de courtoisie à votre égard! Broyé sous le poids des fardeaux d'une existence de luttes continues, en proie aux mille soucis de chaque jour, ballotté par tous les vents capricieux de la vie agitée du soldat, j'ai négligé les finesses du cœur, de l'esprit, atta-

quant tous les sujets dans mes écrits, laissant de côté la seule vraie, l'unique beauté de la nature: la femme, et pour moi, la femme canadienne.

**

Mon excuse était dans mon ignorance.

Comment parler sciemment sur un sujet qu'on ne connaît guère?

Ayant quitté fort jeune le Canada, je n'osais me fier à mon imagination. Je conservais bien le tendre souvenir de certaines jeunes filles modestes, rieuses et douces, dont l'accueil avait charmé quelques belles soirées de ma jeunesse.

Mais c'était là un bien mince bagage, pour me lancer dans des appréciations sur les mondaines élégantes, qui font l'honneur et l'ornement de nos salons canadiens.

J'avais peur de me fourvoyer et de détonner en causant d'un milieu aussi poétique, dont j'étais si ignorant.

Voilà mon excuse, mes chères compatriotes, et je vous supplie humblement de me pardonner, car je me promets bien, à mon prochain voyage au Canada, de vous connaître mieux, si vous voulez bien me le permettre, et d'apprendre ensuite à nos Françaises qu'elles ont là-bas, au-delà de l'Atlantique, des sœurs aussi spirituelles, aussi fines, aussi élégantes qu'elles.

**

Je pourrais me contenter de l'affirmer avec une conviction qui en imposerait, car mon siège est fait là-dessus; mais je voudrais donner quelque force à mes arguments, citer des traits de mœurs, des exemples magiques qui enlèvent l'approbation.

A mon prochain voyage donc, pour réaliser mon délicieux projet. Vous voilà donc prévenues.

Quand on vous présentera un vieux soldat d'Afrique, à mine quelque peu rébarbative, ne fuyez pas, soyez indulgentes, songez qu'il a pour vous une admiration sans bornes, un respect sincère et une vénération profonde.

Le Canada, pays qui m'a donné le jour, me tient au cœur par des milliers de fibres, qui se fortifient chaque jour davantage, au fur et à mesure que les années d'absence s'accablent sur ma tête.

Le lien le plus tenace, celui qui ne se rompra jamais, m'attache au souvenir de ma pauvre mère, qui repose là-bas dans le tranquille cimetière de mon village. Sa tombe est modeste, mais son cœur fut grand, et son souvenir vivra toujours dans l'âme de son fils, que les hasards de l'existence ont éloigné du hameau de ses pères.

J'aime surtout le Canada parce qu'il a donné le jour à ma mère. La patrie d'un homme est toujours le pays de celle qui lui a donné la vie.

Je conserverai donc toujours pour vous, ô nobles Canadiennes! un amour profond et respectueux, surtout parce que vous êtes les compatriotes de ma mère et que vous avez été ses compagnes.

CH. DES ECORRES.

RÉQUISITOIRE CONTRE UN JUGE

Dans le prochain numéro *Jean Cravache* donnera un compte rendu d'un certain procès dans lequel LA VIE ILLUSTRÉE était intéressée. Le jugement de ce procès a été rendu par le juge A. Ouimet. En lisant cet article on pourra se faire une idée de l'iniquité de certains jugements et de l'ignorance de certains juges.

Profonde observation :

— Quelle différence y a-t-il entre l'entêtement et la fermeté ?

— C'est bien simple, la fermeté, c'est ce que nous soutenons; l'entêtement c'est ce que soutiennent nos adversaires.

**

Chez le juge d'instruction :

— Je suis entré dans la chambre, j'ai volé; mais je n'ai jamais eu l'intention d'assassiner.

— Pourtant, si la victime s'était réveillée, si elle avait appelé au secours ?

L'accusé, ironiquement :

— Alors, monsieur le juge, vous conviendrez que c'est elle qui aurait commencé.

WILLIAM BOUGUEREAU

William Adolphe Bouguereau naquit à La Rochelle, France, en 1825.

Ayant étudié la peinture avec Picot, il gagna le grand prix de Rome en 1850. Durant son séjour en Italie, il travailla avec ardeur et envoya à Paris les tableaux de rigueur pour un pensionnaire de l'Etat.

Il révéla son grand talent pour la première fois, en décorant le foyer du théâtre de Bordeaux. Il y a tant d'originalité et de puissance dans cette œuvre décorative qu'elle mit rapidement le jeune artiste en relief.

Il remporta ensuite la première, la seconde et la troisième médaille et, en 1859, il fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur.

Aujourd'hui, M. Bouguereau est arrivé au sommet; après avoir obtenu la médaille d'honneur, il a été élu membre de l'Institut, puis appelé à la présidence du jury du salon.

Ses chefs-d'œuvre sont si nombreux que nous renonçons à les citer tous, qu'il nous suffise de mentionner la *Charité*, pleine de délicatesse; la *Vierge et les Anges* la *Nymphé et le Satyr*.

Comme portraitiste, M. Bouguereau n'est pas surpassé. Lui et Bonnat se disputent la palme. Le premier apporte dans ses portraits un fini parfait que l'on ne trouve pas chez son rival.

L'atelier de l'artiste est une haute et grande salle, où l'œil ne rencontre aucun de ces bibelots, aucune de ces armures, aucun de ces meubles gothiques ou Renaissance qui encombrant la plupart des ateliers.

Une cloison de deux mètres de haut, recouverte de vieilles tapisseries, coupe la vaste salle dans toute sa longueur. On y remarque un régulateur en ébène Louis XIV, aux rondelles simples et gracieuses et dont les cuivres sont finement ciselés. Ça et là, des oiseaux empaillés, des cartons pleins de croquis, des moulages grecs et romains.

Bref, un atelier sans prétention, où tout est placé à la débânde, témoignant du seul désir de travailler beaucoup et de produire vite.

Nous signalerons, près de la porte d'entrée, une table encombrée de bouteilles de vernis pleines et vides, de bouquins, de tubes de couleurs, à côté d'un hibou empaillé, de boîtes remplies de coquillages, de petits mannequins articulés et d'un rouet.

Plus loin, un vase de grès, aux tons gris et bleus, complètement garni de pinceaux et de brosses.

Derrière la cloison, une armoire normande, un divan, des chaises et un fauteuil tout voisin d'une table couverte de papiers, de carnets et d'enveloppes.

Une collection de papillons renfermés dans un cadre vitré, deux tableaux de Desgoffes, quelques plâtres parmi lesquels le *Danseur Napolitain* de Rude et le *Laurent de Médicis* de Michel Ange.

M. Bouguereau est un homme de petite taille, replet, aux épaules larges, dont le teint coloré est encore accentué par des cheveux presque blancs. Rien de saillant en somme, si ce n'est l'extrême finesse du regard et le pli railleur de la bouche.

Travailleur patient, il est doué d'une volonté opiniâtre devant laquelle tous les obstacles tombent. C'est un homme fort, conscient de sa valeur, allant toujours son droit chemin, le front haut, sans crainte, sans faiblesse. Laisant dire, il travaille sans relâche, produisant sans cesse, remplissant ses cartons d'études et de croquis.

PLUIE DE GRENOUILLES

A Jamestown, un curieux phénomène s'est produit vers 6 heures vendredi soir. On a d'abord remarqué un petit nuage noir s'avancant au-dessus de la ville et ayant un aspect étrange. Tout à coup le nuage s'est dissipé et au même moment une véritable pluie de grenouilles s'est jetée sur les rues de la ville. Il y en avait des centaines sautillant sur la chaussée et sur les trottoirs; mais bientôt de nombreux chiens sont accourus et les ont dévorées. La dépêche ajoute que quelques instants auparavant on avait aperçu du côté de l'ouest un autre nuage en forme d'entonnoir annonçant l'approche d'un cyclone; mais finalement le cyclone s'est réduit en une averse de grenouilles.